

Xerxès, mais encore tous les habitants de la terre, en vie dans le moment, et, dans quelque temps, morts !

Certes, ce n'est pas au terme de l'année 1870, que nous nous inscrirons en faux contre cette sombre peinture des maux de l'humanité. Cette année a été trop calamiteuse, trop ardente à semer sur ses traces les désastres et les ruines de toutes sortes, pour que nous puissions encore nous faire illusion sur les déshancements et les tristesses qui sont notre lot ici-bas.

La vie n'est pas précisément un séjour d'enchantement et de délices. On y danse, mais on y pleure aussi, et on y souffre, et on y meurt. « Vanité des vanités et tout est vanité... La mort des hommes est la même que celle des bêtes... Voyant les larmes des innocents et que personne ne les consolait, j'ai trouvé les morts plus heureux que les vivants, et j'ai trouvé plus heureux que les morts celui qui n'était pas né. »

« Comme un naufragé rejeté par la tempête, dit Lucrèce, l'enfant, au moment où la nature avec effort l'a poussé hors du sein de sa mère à la lumière du jour, git sur la terre, nu, sans parole, privé de tout moyen de vivre, et remplit les lieux d'alentour de son vagissement lugubre, comme s'il devinait tout ce que la vie lui garde de maux à traverser. »

Mais c'est assez de ces mélancoliques réflexions, n'est-ce pas ? Vous me trouvez lugubre peut-être. Mon Dieu, j'avoue qu'il m'est impossible d'entrer en gaieté folle quand je porte mes regards du côté de notre noble France, si malheureuse, si souffrante, si accablée en ce moment....

Terminons cependant par une anecdote moins sombre que les lignes qui précèdent.

C'était l'autre soir, au bazar de la rue Sussex, où toute personne généreuse était invitée à porter son obole, ou son dollar, — plutôt son dollar que son obole toutefois.

Mon ami P-v-r étant la générosité incarnée, avec barbe au menton, était entré, avec la détermination bien arrêtée de donner congée à toutes les pièces de cent cents qui meublèrent son porte-monnaie.

Deux dames, — anges de bonté ; sympathiques à ceux qui souffrent, et aptes à dégorger au profit des orphelins les goussets pléthoriques, — viennent le prier, avec de gracieux sourires, de prendre un billet sur un objet quelconque.

P-v-r accepte galement, et, regardant sa belle interlocutrice avec force saluts : prenez mon nom, madame, j'accueille votre proposition avec le plus grand plaisir.

— Je vous remercie, monsieur.... Tenez, voici notre liste, écrivez vous-même.

— Oh ! madame, c'est inutile ; écrivez tout bonnement P-v-r....

— Mais vous avez, je suppose, un nom de baptême, un prénom ?....

— Madame, j'en ai même trois, autant que de vertus théologiques.... Mais je suis modeste ; je ne tiens pas à les exhiber.... Mettez P-v-r tout court, et ce sera suffisant.

Et comme elle voulait insister encore, sa compagne, — l'autre ange de bonté, — se penchant à son oreille : —

— Mais laissez-le donc, — tu vois bien qu'il ne sait pas écrire. Soyez généreux et fréquentez les bazars, après cela.

C. T.

Le *Courier de Sorel*, parlant des progrès de cette ville, paie un juste tribut d'éloges à deux jeunes Canadiens-Français dont l'esprit d'entreprise et les succès méritent d'être mentionnés.

Nous sommes heureux de voir partout les journaux encourager ceux qui travaillent au progrès de l'industrie parmi nous. Ce sont ces hommes-là qu'il faut pousser de l'avant dans ce temps-ci.

Nous serions heureux de recevoir des informations sur tous ceux qui, dans les villes et les campagnes, se distinguent par leur énergie et leur esprit d'entreprise.

Plût au ciel que nous eussions dix industriels et manufacturiers contre un avocat !

“ FONDERIE DE ST. LAURENT. ”

« Cet établissement appartient à deux entrepreneurs et énergiques jeunes Canadiens, MM. Pontbriand et Bellerose : établis seulement depuis quelques années, ces jeunes messieurs ont vu le succès couronner leurs grandes entreprises. C'est dans cette immense boutique qu'ont été confectionnés les superbes engins des vapeurs *Canada*, *Trois-Rivières* et *Berthier* de la compagnie du Richelieu. La beauté de ce travail, le fonctionnement de ces machines attestent plus que nous ne pourrions le faire convenablement, des talents de nos deux industriels concitoyens. Jusqu'à cette époque, on n'avait pas voulu confier à des mécaniciens de Sorel ces entreprises importantes ; c'était à Montréal qu'on s'adressait de préférence ; craignant sans doute qu'ici on gâtait l'ouvrage. Nos deux jeunes artisans tout en faisant honneur à la ville, ont donné une preuve incontestable de leurs capacités et encore en ce moment en leur confiant les engins du *Terrebonne* et du *Chambly*, les directeurs de la compagnie du Richelieu témoignent hautement de leur satisfaction et de leur reconnaissance pour les ouvrages de ces deux habiles mécaniciens. »

« Cette fonderie est située près de la rivière Richelieu, il y a à part la fonderie, diverses boutiques par où l'ouvrage passe pour obtenir son perfectionnement. En ce moment on vient de compléter un petit engin, véritable bijou, destiné à un entrepreneur cultivateur de Verchères, qui construit un moulin. MM. Pontbriand et Bellerose emploient 40 hommes, le salaire des ouvriers varie, mais tous sont satisfaits du prix qui leur procure une existence aisée. »

LES TERRES PUBLIQUES ET LES CHEMINS DE FER.

La quantité d'acres de terres que le gouvernement provincial semble disposé à donner pour encourager les entreprises de chemin de fer est très-considérable.

Nous ne pouvons que louer le gouvernement de cette politique libérale, mais si l'on veut que cette politique porte les fruits que l'on en attend, il importe que l'on ne perde pas de vue les dangers qu'elle peut présenter au plein développement de la colonisation.

L'expérience est là pour démontrer que ces larges concessions, lorsqu'elles furent faites sans prévoyance, ont toujours été une entrave considérable à l'essor des entreprises de défrichement.

Tout le monde sait devant quels obstacles les amis de la colonisation ont vu s'épuiser leurs efforts, lorsqu'ils ont voulu livrer passage au flot de colons qui voulaient étendre leurs établissements par tous les cantons de l'est. Ils eurent à compter avec des spéculateurs étrangers, indifférents à notre prospérité, et à subir leurs conditions onéreuses.

La ligne de défrichement se trouvait brisée à chaque instant par les territoires inexploités de compagnies qui escomptaient sur les sacrifices publics, sur les améliorations faites avec notre argent pour rendre plus onéreuses leurs conditions de vente. Il est donc important que de tels obstacles ne se représentent pas ailleurs. Et pour cela il faudrait que le gouvernement eût assez de fermeté pour imposer aux compagnies concessionnaires des conditions qui éviteraient le retour de semblables abus.

Il serait pour le moins imprudent de suivre en cela la politique des Etats-Unis et de baser nos prévisions sur les succès que de semblables octrois y ont fait obtenir ; car nous ne tiendrions pas compte de la différence de procédé qu'il y a entre les hommes d'affaires américains et les capitalistes sur lesquels les promoteurs des chemins de fer canadiens comptent pour obtenir des fonds sur la garantie ou en échange des terres qui leur seront octroyées.

Aux Etats-Unis rien n'est stationnaire, tout est exploité et mis à contribution pour répondre au mouvement général vers le progrès.

A ces immenses voies de communications que l'on trace à travers la forêt et les plaines désertes, on veut immédiatement créer un trafic et des sources d'exportations.

C'est ici que l'initiative individuelle prend la place de l'impulsion gouvernementale. Et les compagnies ont leurs agents d'immigration qui recrutent partout des colons pour défricher ces territoires qui longent leurs voies.

Elles s'occupent non-seulement de concéder les terres qu'elles ont obtenues, mais elles viennent encore en aide au gouvernement pour la concession de ses propres domaines.

Le mouvement qu'elles savent ainsi créer augmente la valeur non-seulement de leurs terres mais encore de celles du domaine public.

Les capitalistes anglais au contraire en achetant nos terres ne cherchent qu'à faire un placement sûr et ils laissent au mouvement naturel du progrès le soin d'augmenter sa valeur.

Sans trouble, comme sans sacrifice, ils profitent ainsi des octrois publics, des efforts déployés et par le gouvernement et par les particuliers pour la prospérité générale, et après en avoir gâté l'expansion, ils se trouvent en somme à en recueillir le plus grand bénéfice.

C'est contre de telles spéculations que le gouvernement doit s'efforcer de protéger la cause de la colonisation. Et il n'y peut arriver que par une distribution raisonnable des terres, qui empêche de se fermer indéfiniment d'immenses territoires à l'expansion de notre population et aux développements de la colonisation. — *Correspondance Editoriale de L'Ordre, Québec 3 déc. 1870.*

Examen de conscience du grand écrivain anglais, Charles Dickens. Il renferme une magnifique leçon pour bien du monde : —

« J'ai été très-heureux dans les affaires de ce monde. Beaucoup d'hommes ont travaillé davantage et n'ont pas réussi moitié si bien, mais je n'aurais jamais pu faire ce que j'ai fait sans les habitudes d'ordre, de ponctualité, de diligence, que j'adoptai tout d'abord, et sans la détermination de concentrer mes efforts sur un seul objet à la fois, quelque urgent que fut ce qui devait lui succéder. Le ciel m'est témoin que je n'écris pas ceci dans un esprit de vaine complaisance pour moi-même. L'homme qui passe en revue sa vie, comme je fais ici de la mienne, allant de pays en pays, a dû approcher de la perfection s'il échappe aux remords de bien des talents négligés, de bien des occasions perdues, de bien des sentiments égarés et pervertis, constamment en lutte au dedans de lui-même, et prenant le dessus. Je n'ai pas reçu d'en haut un seul don naturel dont je n'aie abusé ; mais je me dois du moins en témoignage, que tout ce que j'ai essayé de faire dans ma vie, je me suis de toute mon âme appliqué à le faire bien ; que, quoi que j'aie entrepris, je m'y suis dévoué tout entier ; que, dans les grands travaux comme dans les petits, j'ai pris les choses au sérieux. Je n'ai jamais cru possible qu'aucun talent naturel ou acquis pût dispenser des qualités solides, fermes, simples, laborieuses, qui font gagner le but. En dehors de ces qualités, il n'existe pas ici-bas de succès durable. Quelque heureux talent, quelque bonne chance, peuvent former les deux montants de l'échelle à gravir ; mais les échelons doivent être de nature à résister à l'usure, à la fatigue, au frottement. Rien ne saurait remplacer une ardente, sincère et sérieuse application. Ne jamais mettre la main à l'œuvre que je ne m'y dévouasse tout entier, ne jamais affecter de déprécier ma besogne quelle qu'elle fût, tels ont été les principes qui ont régi ma vie. »

— On écrit d'Autun, à la *Gironde*, que le commandant Thenet, de la guérilla d'Orient, reconnu coupable d'avoir abandonné son poste, a été condamné à la peine de mort. Sur les instances et les prières de ses camarades compromis par lui, il a été sursis à l'exécution.

La dégradation a eu lieu sur la place d'Autun. C'a été une triste cérémonie.

Les arbres étaient garnis de gamins, un cordon de troupes entourait la place ; au centre, la guérilla formait un carré ; les officiers de toutes armes s'y trouvaient.

Tout à coup le colonel parait, conduit par des gendarmes. Un silence glacial règne sur la place.

Un greffier lit la condamnation à mort et le décret de suspension. Un autre déclare, au nom de la république envahie, que le colonel est indigne de commander.

Alors un homme s'approche, lui arrache les boutons de sa tunique, les galons de ses manches et de son képi, tous ses ornements. Il tend son épée, on la brise sur le genou et on jette les morceaux à terre. Il ramasse ces débris, et va recommencer son ignominieuse tournée.

Bien des gens pleurent de pitié, d'autres étouffent leurs sanglots.

Le colonel, les habits en désordre, portant les traces de ses décorations enlevées, passe devant tous les soldats conduit par quatre hommes.

C'était navrant.

Le malheureux reprend ensuite le chemin de sa prison, où il va attendre ou la grâce ou la mort.

ÇA ET LÀ.

Il y a quelques années, demeurait sur les bords de la Brandywine, dans la Pennsylvanie, un brave Quaker qui possédait un vieux serviteur d'une fidélité éprouvée. Ce serviteur était un cheval à qui le quaker avait donné le nom de Charley. Charley avait rendu de grands services à la famille qui le possédait. C'était un cheval modèle, un cheval toujours prêt à marcher. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous devons dire que la propriété du quaker était coupée en deux par la Brandywine et que pour traverser cette rivière il n'y avait qu'un pont situé à un mille et demi plus haut. Un jour, (on était au printemps) le quaker eut quelque chose à faire sur la partie de sa propriété qui se trouvait de l'autre côté de la rivière. Il partit à onze heures et fut rendu vers midi. Il va sans dire qu'en allant il passa sur le pont. Mais pour revenir ce fut différent. Notre homme avait été tellement absorbé par son travail, que lorsqu'il songea à s'en revenir, le soleil était couché. Il vit avec désespoir qu'il lui fallait faire encore trois milles. « Bah ! dit-il, Charley doit savoir nager. » Cependant, Charley fit quelques difficultés ; mais on doit l'excuser, il faut se souvenir qu'il était..... cheval, et qu'il n'avait encore accompli aucun exploit maritime. Toutes ses actions d'éclat avaient été faites sur la terre ferme. Pourtant, à la fin, Charley fit un effort. Il se recueillit un instant, jeta les yeux sur son passé sans tache, et..... il se jeta à l'eau. Pendant quelques minutes tout alla bien, déjà on arrivait de l'autre côté lorsque tout à coup (à quoi tient la gloire.... chevaline) un énorme glaçon vint frapper Charley et le renversa. Le vieux quaker réussit heureusement à se cramponner aux branches d'un arbre que charriait la Brandywine ; mais sa position était critique. A la fin Charley atteignit le rivage. Il jeta un regard vers la rivière et il vit son bon maître débattant au milieu des flots. Il part comme un trait, nage avec rapidité vers son seigneur et maître. Celui-ci saute dessus, et l'heureux Charley vient déposer le quaker parmi les siens. Et maintenant, dites que ce cheval n'est pas le plus parfait des chevaux.

Ecoute, gentil lecteur, et frémis. Il y a environ quinze jours, un homme a vendu sa femme à son voisin pour \$10.00. Ces personnes demeurent dans le township de Burton. Le couple divorcé était marié depuis huit ans. L'acheteur est un jeune homme ; immédiatement après la transaction, il a emmené la femme chez lui :

N'est-il pas honteux, aimable lecteur, que de semblables faits puissent se produire près de notre ville si chrétienne. (Trad. du *Flint Globe*.)

O vous qui pratiquez la vertu de tempérance sur une large échelle, dites-moi ce que vous pensez de cette histoire : Il y a un assez grand nombre d'années, le baron le P.... (un ivrogne, que Dieu ait pitié de son âme) tomba en léthargie et fut considéré comme bien mort suivant les règles. La nuit qui suivit son décès, il fut veillé par un de ses serviteurs, un digne homme, comme on le verra ci-après. Ce brave serviteur, craignant de s'ennuyer en la compagnie de son maître, invita un de ses amis à venir vider une bouteille de brandy près du cadavre du baron. Ce qui fut dit fut fait. Vers minuit, le serviteur de M. de P. se dit qu'il ferait bien de faire prendre un verre de brandy à son maître : « Il a toujours été dit-il à son ami, un excellent maître pour moi ; il m'a fait prendre bien des verres de brandy en sa vie, eh ! bien, la reconnaissance me fait un devoir de lui faire prendre un peu de brandy avant qu'il disparaisse pour toujours de cette demeure. » Et mon homme introduit le contenu d'un immense verre dans la bouche de son maître. Ce brandy eut l'effet de rappeler instantanément à la vie M. de P.... qui vécut encore plusieurs années et qui, on le pense bien, rendit au centuple, à son serviteur, le verre de brandy que celui-ci lui avait donné.

PELERINAGES A LA MECQUE.

Au mois de janvier, de tous les points de l'Orient, les sectateurs de l'Islam se préparent au pèlerinage de la Mecque ; les plus hâtés sont déjà en chemin. Ne s'agit-il pas, pour ces mahométans, de l'acte le plus grave de toute leur vie ?

C'est le moment du départ : les anciens de la tribu se placent sur les points les plus élevés, et saluent de leur bénédiction leurs enfants qui s'en vont ; et ils récitent à haute voix ces versets que le Koran place dans la bouche d'Ismaël et d'Ibrahim (Abraham) après que le temple de Dieu eut été construit :

« Seigneur, daignez accepter de nous cette maison, car c'est vous qui exaucez et qui savez tout. »

« Seigneur, rendez-nous bons musulmans (*mousslim*, résignés à la volonté de Dieu) et faites que de notre race il sorte une nation musulmane ; montrez-nous les vérités que nous devons observer, et tournez-vous vers nous ; suscitez au milieu de nous un apôtre qui nous fasse connaître vos signes. »

Il est curieux de rappeler une tradition intéressante au sujet de la Kaaba, objet de la profonde vénération des musulmans.

Quand il fut question de déterminer dans quelle partie du temple on placerait la pierre noire, toutes les divisions de la tribu voulurent avoir l'honneur de la poser, et cette rivalité allait dégénérer en querelle, lorsqu'il fut convenu de s'en remettre à la décision du premier citoyen qui entrerait par la porte de derrière. A ce moment, Mahomet entra. Il fit placer la pierre sur un tapis, invite un membre de chaque tribu à prendre un bout de ce tapis et place lui-même de ses propres mains la pierre noire.

Voici maintenant l'origine du pèlerinage de la Mecque et des rites auxquels doivent se conformer les fidèles :

Lorsqu'en l'an 630 Mahomet se rendit à la Mecque, arrivé en vue de la ville, il se débarrassa de ses armes, puis pénétra dans le temple. Il adora la pierre noire, la baisa dévotement, et accomplit sept fois le tour du temple avec ses compagnons. Il était fatigué, ainsi que les siens, par le voyage ; mais voulant prouver sa force inépuisable, il fit les trois premiers tours en courant d'un pas lest, par bonds et par sauts, et en secouant les épaules, puis il prit tranquillement, par les quatre autres tours, le pas grave et ordinaire. C'est de cette manière que les musulmans font depuis leurs dévotions au temple de la Kaaba.

Après les sept tours, il ordonna à un muezzin de proclamer la prière du haut des minarets du temple, et, montant ensuite sur un chameau, il courut sept fois autour du temple.